Fre. 1671,2
Case
Fre
19752

# EUPHROSINE,

OU

# LE TYRAN CORRIGÉ,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Représentée pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le samedi 4 septembre 1790.

Paroles de M. F. HOFFMAN.
Musique de M. E. MEHUL.

A PARIS.

AUX ADRESSES ORDINAIRES.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY

## PERSONNAGES.

CORADIN, tyran féodal.

LA COMTESSE d'ARLES.

EUPHROSINE,
LEONORE, } filles du comte de Sabran.
LOUISE,

ALIBOUR, médecin de Coradin.

CARON, geolier.

UNE VIEILLE FEMME.

UN VIEILLARD.

Troupe de paysans, paysannes, bergers et bergères.

Gardes et soldats.

La scene se passe dans le château de Coradin.

# EUPHROSINE,

## OU

# LE TYRAN CORRIGÉ,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vieille galerie du château de Coradin. On voit dans le fond une route qui mène au pont-levis, et fermée par une barrière.

### SCENE PREMIERE.

Maître ALIBOUR, EUPHROSINE, LEONORE, LOUISE.

EUPHROSINE.

Quoi ! c'est là le séjour que monsieur nous destine ?

ALIBOUR.

Dites-donc, monseigneur ; et souvenez-vous bien,
Que sans le monseigneur, ici l'on n'obtient rien.
Louise, Eléonore, et vous, belle Euphrosine,
Sachez que Coradin règne à présent sur vous ;
Sachez que pour lui plaire, il faut filer bien doux.

LÉONORE.

On dit que son humeur...

ALIBOUR.

N'est point du tout badine.
Entouré de flatteurs, il n'a pas un ami,
Et depuis qu'il respire, il n'a pas encor ri.

LOUISE.

Il est donc bien méchant?

ALIBOUR.

Non; mais c'est l'orgueil même;
Il croit de l'univers porter le diadême;
Il faut à chaque mot le monseigneuriser.

EUPHROSINE.

Je vois que c'est un ours qu'il faut apprivoiser.
Je m'en charge.

ALIBOUR.

Paix donc.

EUPHROSINE.

Eh! pourquoi ce silence?
De parler, Coradin, a-t-il fait la défense?
En effet son château me semble un vrai désert.

ALIBOUR.

A la joie, aux plaisirs, il n'est jamais ouvert;
Du matin jusqu'au soir on n'y trouve personne.

LOUISE.

Le maître ainsi le veut?

ALIBOUR.

Dites mieux; il l'ordonne.

LÉONORE.

Mais où sont donc les gens qui doivent nous servir?

ALIBOUR.

Des femmes. C'est pour vous qu'on en fera venir;
Car aucunes encor n'ont passé les barrières.

EUPHROSINE.

Point de femmes ici?

ALIBOUR.

Vous êtes les premières.

LÉONORE.

Que fait donc Coradin ?

ALIBOUR.

Il chasse, il mange, il dort ;
Et caresse souvent son vaste coffre-fort.

LOUISE.

C'est-là tout son plaisir ?

ALIBOUR.

Il n'en eut jamais d'autres.
De l'amoureux servage il ignore les lois ;
Il hait tout notre sexe, et n'aime pas le vôtre.

LÉONORE.

Il vous aime pourtant et l'on m'a dit, je crois,
Que sur son amitié, vous seul avez des droits.

ALIBOUR.

Je suis son médecin, c'est assez vous en dire ;
Quand il se porte bien, j'ai sur lui peu d'empire ;
Mais s'il perd l'appétit, ou s'il digère mal,
Je suis son cher docteur et presque son égal

ARIETTE.

De monseigneur j'observe l'appétit,
Et selon qu'il est foible, ou qu'il est indomptable,
Je vois hausser ou baisser mon crédit.
Si Coradin fait bonne contenance,
S'il me regarde fiérement ;
S'il mange, s'il boit largement ;
S'il dévore avec assurance,
Je me retire prudemment.
En pareil cas, mon art est inutile :
Mais quand un accident vient échauffer la bile,
Si l'appétit se perd, s'il fait grace à son vin ;
Si le frisson fiévreux se glisse dans son sein,
Vîte on cherche le médecin.

J'arrive : je vois son altesse
Jeter sur le docteur un regard plein d'amour,
Me dire quatre mots d'un ton plein de tendresse :
Bon jour, mon cher docteur ; mon cher docteur, bon jour ;
Alors ma fierté se redresse,
Je reprends mon empire et j'ordonne à mon tour.

EUPHROSINE.

Maître, vous agissez en courtisan habile !

ALIBOUR.

Si c'est une finesse, au moins elle est utile.
Je ne suis point fripon ; et, quoique médecin,
Aucun mortel encor n'a péri de ma main.
Aujourd'hui j'entreprends une superbe cure ;
Je veux dans Coradin, réformer la nature,
Le croiriez-vous ? je veux même le rendre bon.

EUPHROSINE.

Je pourrai vous servir.

ALIBOUR.

Oui, vous avez raison ;
Je compte bien sur vous : il faut dans cette affaire ;
Vous prêter toutes trois au bien que je veux faire.

EUPHROSINE.

Si nous faisions fléchir cet inflexible cœur ?

LÉONORE.

Mais qui pourroit l'aimer avec pareille humeur ?

EUPHROSINE.

Son humeur changera ; car je prétends qu'il m'aime
Et qu'il m'épouse.

LOUISE.

Vous ?

EUPHROSINE.

Et sans doute, moi-même.
Nous n'avons plus de père, et nous sommes sans bien,
Coradin nous protège, et nous offre un soutien ;
Il faut tirer parti du sort qui se présente.

ALIBOUR.

Vous parlez comme un ange, et votre humeur m'enchante.

Votre père en partant me dit : Cher Alibour,
Je quitte ces climats, peut-être sans retour ;
Rien ne peut modérer le beau feu qui m'anime ;
Je vais chercher la mort ou délivrer Solime.
Tels furent ses adieux ; et nous savons, hélas !
Que ce brave guerrier a subi le trépas.
Je n'ai rien épargné pour percer ce mistère,
Par-tout je m'informai de ce malheureux père ;
Mais j'appris que la mort venoit de l'enlever :
Enfin dans un couvent je vous fis élever,
Et d'un père pour vous conservant la tendresse,
Je sommai Coradin de tenir sa promesse ;
Il la tient, et lui-même ordonne qu'en ce jour,
Je vous offre, en son nom, un asile en sa cour.
Ces murs seront pour vous un temple tutélaire.
Ah ! si l'une de vous parvenoit à lui plaire !
Ah ! si l'une de vous éveilloit dans son cœur
Le premier sentiment d'une amoureuse ardeur,
Chacune de vous trois en seroit plus heureuse !

LÉONORE.

Mais il faut l'avouer, l'entreprise est douteuse.

ALIBOUR.

Pour tout autre, il est vrai, mais par votre moyen
J'ai l'espoir consolant de la conduire à bien.

## QUATUOR.

Toutes trois vous êtes jeunettes,
Et sans mentir, de bien gentes fillettes ;
Le cœur de Coradin, fût-il fait de cailloux,
Il faut qu'il s'attendrisse et soupire pour vous.

EUPHROSINE.

Vous avez votre caractère,
Moi j'ai le mien, et j'ose m'en flatter ;
Que chacune de nous agisse à sa manière,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

ALIBOUR et EUPHROSINE.

Que chacune de vous / nous agisse à sa manière,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

ALIBOUR.

Souvenez-vous qu'il a l'humeur sévère,
Et qu'il n'aime point la gaieté.

LÉONORE.

Si monseigneur a l'humeur fière,
Je flaterai sa vanité.

LOUISE.

Pour réformer son caractère,
J'emploirai douceur et bonté.

EUPHROSINE.

Si monseigneur a l'humeur fière,
Je rabaisserai sa fierté.

LÉONORE.

Mais concertons bien cette affaire.

LOUISE.

Je suis très-neuve en ce mistère,
Et je pourrois bien tout gâter.

ALIBOUR.

Que l'une n'aille pas gâter
Tout ce que l'autre auroit pu faire.

EUPHROSINE.

Non, que chacune de nous agisse à sa manière;
Et nous verrons qui saura l'emporter.

TOUS LES QUATRE ENSEMBLE.

Eh bien donc, que chacune agisse à sa manière;
Et nous verrons qui saura l'emporter.

LÉONORE.

Moi, je saurai flatter son fougueux caractère.

LOUISE.

Moi, je veux le toucher à force de douceur.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Et moi je veux porter le trouble dans son cœur.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Amour ! daigne sourire
Au doux espoir que je conçois ;
Un seul mortel méconnoît ton empire ;
Ne permets pas qu'il échappe à ta loi.
Si tu veux, il faudra qu'il soupire :
Fais ce prodige ; il est digne de toi.

(L'on entend dans le fond le son du galoubet, et l'on voit à travers les barrières, le peuple qui se presse en foule).

LÉONORE.

Ah ! mes sœurs ! quelle foule au château vient se rendre.
J'entends le galoubet.

ALIBOUR.

Ce sont des paysans
Qui viennent vous offrir quelques petits présens :
Ces bonnes gens voudroient vous voir et vous entendre.

LOUISE.

Pourquoi n'entrent-il pas ?

ALIBOUR.

Monseigneur le défend ;
Et le premier qui l'ose, est puni sur-le-champ.

EUPHROSINE.

Monseigneur le défend ? Je lève la défense.

ALIBOUR.

En ce cas je m'enfuis ; car si le comte entroit,
Quoique son cher docteur, c'est moi qu'il puniroit.

(Il sort).

EUPHROSINE, *aux paysans.*

Entrez mes bons amis, (*Ils hésitent*) entrez sans défiance.

## SCENE II.

EUPHROSINE, LOUISE, LÉONORE, trois troubadours, une vieille, un vieillard, un paysan, un berger, un tambourin avec son galoubet; troupe de paysans, paysannes, bergers et bergères.

Une VIEILLE, (*en entrant*).

AH! béni soit le ciel, et faisons une croix;
Car nous entrons ici pour la première fois.

EUPHROSINE.

Eh bien, tant que ces lieux seront notre demeure,
Vous y pouvez venir et nous voir à toute heure.

LOUISE.

Nous vivrons parmi vous;

LA VIEILLE.

Monseigneur l'a permis?

EUPHROSINE.

Qu'il le permette ou non, vous serez nos amis

LA VIEILLE.

Que de tant de bontés le ciel vous récompense!
Vous faites parmi nous renaître l'espérance;
Nous avons tous bien dit, en vous voyant venir;
Que vous alliez changer notre peine en plaisir.

### ARIETTE.

Mes pastoureaux, mes jouvencelles,
Allons, allons, approchez-vous,
Et saluez nos demoiselles;
Voyez un peu qu'elles sont belles,
Quelle fraîcheur et quels yeux doux.
Puisse le ciel veiller sur elles,
Et leur choisir trois beaux époux.

Le jour de votre mariage,
Qui ne sera pas loin, je gage,
Je veux danser, je veux sauter,
Je veux rire, je veux chanter;
Comme j'ai fait dans mon jeune âge :
Je veux jusqu'à mon dernier jour,
Chanter encor : Vive l'amour.

LOUISE.

Mes sœurs, ces bonnes gens me touchent jusqu'aux larmes.

LÉONORE.

Eh ! comment monseigneur ne sait-il pas jouir
D'un spectacle si doux, et d'un si grand plaisir ?

UN PAYSAN.

Nos plaisirs et nos jeux pour lui n'ont point de charmes:
Il n'aime que le bruit, la guerre et les combats.

LA VIEILLE.

N'en dites point de mal, ou du moins parlez bas :
Ce seroit fait de vous, s'il pouvoit vous entendre.

LOUISE.

Il vous fait donc bien peur?

UN PAYSAN.

Ah ! c'est qu'il n'est pas tendre :
Il nous fait bâtonner pour les moindres raisons ;
Et plus d'un paysan est mort dans ses prisons.

LOUISE.

Le cruel !

LÉONORE.

Il est donc insensible à vos peines ?

EUPHROSINE.

Quoi ! toujours des prisons ?

LE PAYSAN.

Toujours et toujours pleines.
Tout près de ce lieu même, un jeune chevalier
Languit dans une tour, depuis un mois entier.

## SCENE III.

Les précédens, ALIBOUR.

ALIBOUR, *avec précipitation.*

FUyez, mes bons amis ! fuyez, voici le maître !

UN PAYSAN.

O ciel ! monseigneur vient !

ALIBOUR.

Fuyez ; il va paroître !

LA VIEILLE *se cache.*

Où me cacher, bon Dieu ! je suis morte de peur !

ALIBOUR.

Je l'entends, cachezvous ; car il va vous surprendre.

EUPHROSINE.

Juste ciel ! quel effroi son nom seul fait répandre !

(On voit entrer une multitude de gardes qui se rangent en haie, et ceux des paysans qui n'ont pas eu le tems de sortir, se cachent comme ils peuvent).

## SCENE IV.

Les précédens, CORADIN, GARDES; les PAYSANS cachés.

CORADIN.

QUELS chants se font entendre, et quels audacieux
Troublent insolemment le calme de ces lieux?
Cherchez les criminels : gardes, qu'on les saisisse.

ALIBOUR.

Seigneur, ces bonnes gens sont venus...

CORADIN.

Taisez-vous.

EUPHROSINE.

Ah! seigneur, pardonnez!

CORADIN.

Gardes, qu'on obéisse.

(Les gardes amènent le paysan devant Coradin).

Que fais-tu dans ces lieux?

LE PAYSAN.

Ce que je fais: j'ai peur.

CORADIN.

Va, tremble; tu le dois.

LE PAYSAN.

De grace, monseigneur,
Laissez-vous attendrir!

(Les gardes amènent la vieille).

CORADIN.

Eh! quelle est cette femme?

LA VIEILLE.

C'est une vieille, hélas! de soixante et quinze ans,
Qui tombe à vos genoux, et tremble dans son ame:
Laissez-la vivre encor; ce n'est pas pour long-tems.

ALIBOUR, *à Coradin.*

Daignez nous écouter; ces bonnes gens...

CORADIN.

Silence.

(Les gardes amènent le tambourin).

Et toi?

LE TAMBOURIN.

Moi, monseigneur, je suis le tambourin;
Je suis venu pour égayer la danse;
C'est toujours moi qui mets la danse en train.

CORADIN.

Un tambourin chez moi! quels excès d'insolence.
Traîtres, vous sentirez le poids de mon courroux.
Que dans la tour obscure on les renferme tous.

(Les gardes emmènent le paysan, le tambourin et la vieille).

## SCENE V.

CORADIN, LES TROIS SŒURS, ALIBOUR.

ALIBOUR, *montrant les trois sœurs.*

DU comte de Sabran, monseigneur voit les filles.

CORADIN, *froidement.*

Salut.

ALIBOUR.

Et vos vassaux les trouvant si gentilles,
Ont osé pénétrer jusqu'à votre palais,
Pour avoir le plaisir de les voir de plus près.

CORADIN, *doucement.*

Je l'avois défendu.

LÉONORE, *à part.*

Quelle humeur intraitable!

EUPHROSINE.

Eh bien! s'il faut punir, c'est moi qui suis coupable;
Ils venoient m'apporter quelques petits présens,
Je n'ai pu résister à leurs soins caressans.
Je leur ai dit d'entrer.

CORADIN.

Devoient-ils vous en croire?
De mes ordres déjà perdent-ils la mémoire?

EUPHROSINE.

Eh! seigneur, laissez-les approcher près de vous;
Au lieu de leur montrer ces yeux pleins de courroux,
Méritez leur amour, c'est un plus doux partage.

CORADIN.

Est-ce à moi que l'on parle? et quel est ce langage?
Ecoutez votre maître, et ne repliquez rien.
J'estimois votre père; il se battoit fort bien:
Je veux de ses enfans protéger la foiblesse;
Je veux vous marier, vous doter toutes trois:

Vous êtes sans appui, votre sort m'intéresse :
Je vais faire bientôt annoncer un tournois ;
Plus de cent chevalier d'une haute naissance,
Y viendront disputer le prix de la vaillance.
Je ferai publier qu'on s'y battra pour vous,
Et que les trois vainqueurs deviendront vos époux.
Combien votre destin sera digne d'envie !

EUPHROSINE.

Au nom de mes deux sœurs, je vous en remercie :
Si cet époux me plaît, seigneur, j'obéirai.

CORADIN.

Et s'il ne vous plaît pas ?

EUPHROSINE.

Je le refuserai.

CORADIN.

Vous le refuserez ?

EUPHROSINE.

Quand ce seroit vous-même.

CORADIN.

Quel époux vous faut-il ?

EUPHROSINE.

Il m'en faut un que j'aime.

CORADIN.

Ainsi donc un amant présenté par mes mains,
Ne recevroit de vous que froideurs et dédains.

EUPHROSINE.

S'il ne me plaisoit pas, cela pourroit bien être.

CORADIN.

Qu'entends-je ? Oubliez-vous que je suis votre maître ?

EUPHROSINE.

Non ; car vous savez bien m'en faire appercevoir.

CORADIN.

Je saurai bien aussi vous forcer au devoir.

EUPHROSINE.

Moi, je veux vous forcer à devenir aimable ;
Car vous ne l'êtes point.

CORADIN.

O ciel ! est-il croyable !
Une femme à ce point oseroit m'avilir !

ALIBOUR, *à part.*

Cela tourne assez mal.

LOUISE, *à part*

Elle me fait frémir.

CORADIN, *s'avance vers Euphrosine.*

Ne me trompai-je point ? Est-ce bien une femme ?

EUPHROSINE.

Oui, je suis une femme, et l'on n'en peut douter ;
Un seigneur plus galant auroit dit une dame.

CORADIN.

Eh quoi ! si jeune encor, vous osez m'insulter ?

EUPHROSINE.

Mais, mon cher Coradin, vous êtes en démence.

CORADIN, *avec colère.*

Eh bien !

EUPHROSINE.

Vous nous parlez toujours d'obéissance ;
De maître, de devoir, de crainte, de respect :
Vous ne savez donc pas que cela nous déplaît ?
Malgré tous vos défauts, je sens que je vous aime.
Oui, je vous aime un peu.

CORADIN, *ironiquement.*

La faveur est extrême.

EUPHROSINE.

Mais plus grande cent fois que vous ne méritez.
Vous avez, j'en conviens, de bonnes qualités ;
Mais le farouche aspect d'une tête ennemie,
Cet appareil de guerre et de la tyrannie,
Cet orgueil, cet air dur, vont vous faire haïr.

CORADIN, *à part.*

D'où vient donc, qu'aujourd'hui je ne sais pas punir ?

EUPHROSINE.

Coradin, soyez bon, si la chose est possible :
A l'amour des mortels, êtes-vous insensible ?
Voulez-vous devenir l'horreur du genre humain ?
Qui vous hait aujourd'hui, peut vous aimer demain.
Pour être aimé, les rois ont peu de chose à faire.

CORADIN.

Aimé de mes sujets ! suis-je né pour leur plaire ?

---

## SCENE VI.

Les précédens ; UN GARDE.

CORADIN.

QUE me veut-on ?

LE GARDE.

Seigneur, madame la comtesse
Arrive ; elle voudroit saluer son altesse.

CORADIN.

Je vais la recevoir. Ecoutez, Alibour ;
Elzear de Sabran connoissoit votre zèle ;
Soyez de ses enfans l'instituteur fidèle ;
Sur les filles du comte ayez toujours les yeux ;
Instruisez-les des loix qu'on observe en ces lieux.
Et si l'une des trois irrite ma vengeance,
Je punirai sur vous sa désobéissance.

(Il sort, les gardes le suivent).

---

## SCENE VII.

EUPHROSINE, LÉONORE, LOUISE, ALIBOUR.

ALIBOUR.

VOUS l'avez entendu ; croyez-vous maintenant
Qu'apprivoiser cet ours, soit l'effet d'un moment ?

LÉONORE.

Oh ! pour moi, j'y renonce ; un pareil caractère
M'a fait perdre déjà jusqu'au desir de plaire.

LOUISE.

Je fuis une entreprise où je vois du danger ;
Je laisse à qui voudra, l'honneur de nous venger.

EUPHROSINE.

Je m'en charge.

ALIBOUR.

Qui ? vous !

EUPHROSINE.

Oui, docteur, oui, moi même.
Je vous dirai bien plus ; je crois déjà qu'il m'aime.

LÉONORE.

S'il vous aime, ma sœur, il l'a bien su cacher.

LOUISE.

Oui, vous n'avez rien fait que de l'effaroucher.

EUPHROSINE.

Je voudrois bien savoir quelle est cette comtesse
Qui venoit, disoit-on, saluer son altesse.

ALIBOUR.

C'est la comtesse d'Arles, esprit fier et hautain :
Elle fut autrefois promise à Coradin ;
Mais lui qui de l'hymen abhorre le servage,
Au mépris de sa loi, rompit le mariage.
La comtesse en conserve un fier ressentiment ;
Soit amour, soit dépit, elle a fait le serment
D'épouser Coradin ou d'en tirer vengeance :
Elle sait qu'en ces lieux vous faites résidence,
Vous devenez l'objet de son transport jaloux,
Et sans doute, elle vient pour s'opposer à vous.

EUPHROSINE.

Elle est donc bien méchante ?

ALIBOUR.

Elle est dure et cruelle ;
C'est, pour tout dire enfin, un Coradin femelle.

EUPHROSINE.

Tant mieux.

LOUISE

Tant pis plutôt.

EUPHROSINE.

Tant mieux, dis-je, tant mieux.
Le triomphe en sera d'autant plus glorieux.

## FINALE.

EUPHROSINE.

Mes chers sœurs, laissez-moi faire,
Vous avez peur, et moi j'espère;
Comptez sur moi, rassurez-vous,
Coradin sera mon époux.

LÉONORE.

Ma chère sœur, j'en suis ravie;
Votre sort est digne d'envie;
Vous aurez un illustre époux;
Mais mon cœur n'en est pas jaloux.

LOUISE.

La chose n'est pas encore faite.

ALIBOUR.

Sans y compter, je le souhaite.

EUPHROSINE.

Sans y compter.

ALIBOUR.

Sans y compter.

EUPHROSINE.

Eh! bien donc nous verrons qui saura l'emporter.

LOUISE

Vous ne ménagez pas son fougueux caractère.

LÉONORE.

Vous l'avez irrité;

EUPHROSINE.

C'est ainsi qu'il faut faire.

ALIBOUR.

Cela va mal.

EUPHROSINE.

Cela va bien.

ALIBOUR.

Je crains beaucoup ;

EUPHROSINE.

Je ne crains rien.

Mes chères sœurs, laissez-moi faire ;
Coradin sera mon époux.

LÉONORE.

Qu'il vous aime, qu'il vous préfère,
Mon cœur n'en est pas jaloux.

LOUISE.

En irritant son caractère,
Vous me faites trembler pour vous.

ALIBOUR.

Pour adoucir son caractère ;
Vous ne filez pas assez doux.

ALIBOUR.

O ciel ! voilà cette comtesse.

LÉONORE.

Ses yeux sont menaçans ;

LOUISE.

Ils me glacent d'effroi !

LA COMTESSE, *arrivant*

Voilà donc le trio qui l'emporte sur moi.

ALIBOUR.

Je vois déjà briller sa fureur vengeresse.

LA COMTESSE.

Du comte maintenant je comprends les refus.

ALIBOUR.

Elle médite sa vengeance ;

EUPHROSINE.

Faisons-lui bonne contenance ;
De rage et de dépit, tous ses sens sont émus.

ENSEMBLE.

EUPHROSINE, ALIBOUR.

De rage et de dépit tous ses sens sont émus.

LOUISE, LÉONORE.

De trouble et de frayeur, tous ses sens sont émus.

LA COMTESSE.

De rage et de dépit, tous mes sens sont émus.

LA COMTESSE, *seule.*

Qui de vous trois ose prétendre
A m'enlever l'époux dont j'ai reçu la foi.

LOUISE.

Personne, assurément.

EUPHROSINE.

Vous vous trompez ; c'est moi.

LA COMTESSE.

Vous !

EUPHROSINE.

Moi, vous dis-je.

LA COMTESSE.

O ciel ! puis-je l'entendre ?

LÉONORE, LOUISE.

Euphrosine, que faites-vous ?

EUPHROSINE.

Mes chères sœurs, laissez-moi faire,
Coradin sera mon époux.

LA COMTESSE.

Si vous aspirez à lui plaire,
Tremblez, redoutez mon courroux.

EUPHROSINE.

Comtesse, vous avez beau faire,
Malgré votre dépit jaloux,
Coradin sera mon époux.

LA COMTESSE.

Vraiment vous êtes les trois Graces.

EUPHROSINE.

Et vous, la mère de l'amour.

ALIBOUR.

Moi, je suis Cupidon qui vole sur ses traces :
Le dépit dévore son ame.

LOUISE, LÉONORE, *à Euphrosine.*

N'irritez pas sa fureur.

LA COMTESSE.

Vous me raillez, tremblez.

EUPHROSINE.

Tremblez à votre tour.

LES TROIS SŒURS ET ALIBOUR.

Ah ! que je hais cette femme ;
Qu'elle m'inspire d'horreur !

CORADIN, *arrive furieux.*

Toujours des cris qui percent jusqu'à moi ?
Alibour ; est-ce ainsi qu'on observe ma loi ?

LA COMTESSE.

Vous vous plaignez ; c'est moi que l'on outrage :
Sans respect pour mon nom ; ni mon rang,

EUPHROSINE.

Ni votre âge.

LA COMTESSE.

Et j'en accuse ces trois femmes et vous.

CORADIN.

Quoi ! la comtesse aussi vient tenter mon courroux ?

LA COMTESSE.

Au mépris de l'hymen dont vous m'aviez flattée,
Vous aspirez à d'autres nœuds ?

CORADIN.

Moi, j'aspire à des nœuds ?

LA COMTESSE.

Elle s'en est vantée.

CORADIN.

Quoi ! vous osez ?

EUPHROSINE.

Je dis ce que je veux.

LÉONORE.

Ma sœur, je tremble...

EUPHROSINE.

Moi, j'espère.

ALIBOUR.

Cela va mal,

EUPHROSINE.

Cela va bien.

ALIBOUR.

Je crains beaucoup.

EUPHROSINE.

Je ne crains rien.

CORADIN.

Ah ! c'est trop m'insulter et braver ma colère.

EUPHROSINE.

Je vous l'ai dit, je vous le dis encore,
Malgré ce terrible courroux,
Coradin sera mon époux.

LA COMTESSE.

Seigneur, vengez-moi, vengez-vous.

ENSEMBLE.

EUPHROSINE.

Je me ris de votre menace.

LÉONORE, LOUISE, ALIBOUR.

Dans mon cœur tout mon sang se glace.

CORADIN.

Juste ciel ! quel excès d'audace !

LA COMTESSE.

Frappez, punissez son audace.

CORADIN.

Tremblez, redoutez mon courroux.

ALIBOUR, *à Euphrosine.*

Craignez d'irriter son courroux.

EUPHROSINE.

Malgré ce terrible courroux,
Coradin sera mon époux.

LOUISE, LÉONORE, LA COMTESSE, ALIBOUR.

Tremblez, redoutez son courroux.

CORADIN.

Tremblez, redoutez mon courroux.

(Coradin sort furieux; il est suivi de la comtesse. Les trois sœurs sortent avec Alibour du côté opposé à celui de Coradin).

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

(Le théâtre représente l'appartement de Coradin).

## SCENE PREMIERE.

CORADIN, GARDES, dans le fond.

CORADIN, *marchant lentement, l'air morne et pensif.*

QUel poison dans mon sein vient-il donc se répandre?
Du trouble qui me suit, je ne puis me défendre.
Un fantôme importun que je ne connois pas,
Vient effrayer mon ame, et s'attache à mes pas.
Est-ce une erreur? un songe? ou quelque maladie?
Veut-elle dans mes sens exercer sa furie?
Elle affoiblit déjà mes forces et ma voix,
Et je sens que je crains pour la première fois.
Quel est donc ce tourment dont j'ignore la cause?
A mes vastes desirs manque-t-il quelque chose?
Tout m'obéit, tout tremble alors que je le veux.
Ciel! on peut donc régner, et n'être pas heureux!
Quel est donc ce tourment? seroit-ce la colère?
(à lui-même).
Quoi! parce qu'une femme auroit pu me déplaire,
J'irois me préparer des maux!...
Une femme à ce point troubleroit mon repos!
Non, je saurai punir l'insolent qui m'offense,
Et sans m'en affecter, exercer ma vengeance;
Fuyez, vaines erreurs, fuyez-moi sans retour.
Holà, gardes.

UN GARDE.

Seigneur.

CORADIN.

Appelez Alibour.
Confions au docteur, le mal qui me possède;
Son art pourra, peut-être, y trouver un remède.
(Il s'assied.)

## SCENE II.

CORADIN, ALIBOUR.

CORADIN.

CHER docteur, arrivez, hâtez-vous d'accourir.

ALIBOUR.

Seigneur, qu'ordonnez-vous?

CORADIN.

Maître, il faut me guérir!

ALIBOUR.

Vous guérir! et de quoi?

CORADIN.

D'un mal qui me dévore.

ALIBOUR.

Eh! quel mal?

CORADIN.

Je ne sais.

ALIBOUR.

Dans quel lieu?

CORADIN.

Je l'ignore.

ALIBOUR.

Où souffrez-vous?

CORADIN.

Par-tout.

ALIBOUR.

Quels en sont les effets?

CORADIN.

Je souffre, cher docteur! c'est tout ce que je sais.

ALIBOUR, *à part.*

Un mal aussi subit me paroît chose étrange.

CORADIN, *à lui-même.*

A mes yeux étonnés, tout se trouble, tout change.

ALIBOUR, *à part.*

Le tigre est amoureux ; Euphrosine a raison.

CORADIN.

Mais, de ce mal du moins puis-je savoir le nom ?

ALIBOUR.

Son nom, ah ! seigneur, que voulez vous apprendre ?
C'est-ce mal qui jadis réduisit Troie en cendre :
C'est ce mal qui de Rome a fait chasser les rois :
Ce mal qui réunit tous les maux à la fois :
Mal, qui du genre humain hâtera la ruïne ;
Mal, qui se rit de vous et de la médecine ;
Mal, qui brûle la nuit et dévore le jour ;
Le plus affreux des maux !...

CORADIN, *impatient.*

Son nom ? son nom ?

ALIBOUR, *avec emphase.*

L'amour.

CORADIN.

L'amour ! l'amour ! l'amour ; ô comble de misère !

ALIBOUR.

Sur cet accident-là, j'aurois voulu me taire.

CORADIN, *désespéré.*

De cet indigne mal, il faudra donc mourir ?

ALIBOUR.

Attendez tout du tems ; lui seul peut vous guérir.

## AIR.

Minerve ! ô divine sagesse !
Dissipe une fatale erreur ;
Viens illuminer son altesse ;
Calme le tourment qui l'oppresse.
Rends l'espoir à son ame, et la paix à son cœur.
C'en est fait, un brûlant délire
Porte le trouble dans ses sens ;
Il gémit, s'agite et soupire,
Et ses efforts sont impuissans.

CORADIN.

Ah ! docteur, cher docteur, ayez pitié de moi !
Ecartez ce fantôme, il me glace d'effroi.

ALIBOUR.

Minerve, ô divine sagesse ! etc.

## SCENE III.

CORADIN, *seul.*

N'Est-ce point une erreur? est-il bien vrai que j'aime?
Amoureux ! et de qui ? Je l'ignore moi-même.
Coradin auroit pu s'avilir à ce point !
Une femme oseroit.., Eh ! non, je n'aime point!
Ce docteur ignorant voudroit me faire croire
Que j'ai pu jusque-là, faire tort à ma gloire.
Insolent médecin, je saurois le punir.
Non, non, je n'aime point; je hais, je veux haïr.
Je hais tout; de l'amour est-ce là le symptôme ?

## SCENE IV.

CORADIN, EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

MOnseigneur, permettez...

CORADIN.

Ciel ! voilà mon fantôme!
Oui, je le reconnois.

EUPHROSINE, *à part.*

Il me semble interdit.

CORADIN, *à part.*

Eh ! voilà donc l'objet qui trouble mon esprit ?

EUPHROSINE, *à part.*

Attaquons; le moment me paroît favorable.

CORADIN.

De quel droit osez vous pénétrer en ces lieux?

EUPHROSINE, *avec une douleur simulée.*

Monseigneur, j'y venois vous faire mes adieux;
Si je vous offensai, daignez me faire grace.

CORADIN.

Vous partez?

EUPHROSINE.

Mais, c'est vous qui voulez qu'on nous chasse.

CORADIN, *durement.*

C'est vrai, je ne veux plus de femmes dans ma cour:
Retournez au couvent.

EUPHROSINE.

C'est un triste séjour.
Vous nous aviez promis...

CORADIN.

Je tiendrai ma promesse:
A votre sort toujours ma bonté s'intéresse:
Je vous ferai jouir du destin le plus doux;
Par-tout où vous serez, je veillerai sur vous.
Allez...

EUPHROSINE, *feignant de pleurer.*

Adieu, seigneur.

CORADIN.

Vous répandez des larmes?

EUPHROSINE.

Je l'avouerai, ces lieux avoient pour moi de charmes!
De rester près de vous, j'avois formé le vœu;
Je ne m'attendois pas que ce fût pour si peu.
Je disois, monseigneur, nous tiendra lieu de père;
Nous aurons pour appui sa bonté tutélaire.
Heureuses par ses dons, nous l'aimerons toujours;
Et nous prierons le ciel de veiller sur ses jours.
Ainsi je me livrois à la douce espérance,
Et des biens à venir, je jouissois d'avance.

Il y faut renoncer, il faut quitter ces lieux.
N'y pensons plus, seigneur, recevez mes adieux.

CORADIN, *à part.*

Quels accens inconnus! quel charme inconcevable!

EUPHROSINE, *à part.*

Je te forcerai bien à me trouver aimable.

CORADIN, *à part.*

Quel trouble!... Hâtons-nous de la faire partir;
Car je sens que ses pleurs sauroient trop m'attendrir.
(*Haut.*)
Euphrosine, il est tems. (*à part.*) Je n'ose le lui dire...
(*Haut.*)
Euphrosine, (*à part.*) ma voix sur mes levres expire.
Quelle honte, grand Dieu! (*haut durement.*) Euphrosine, il est tems.

EUPHROSINE.

N'achevez pas, seigneur, hélas! je vous entends.

Vivez heureux, et que la gloire
Vous comble de prospérités:
Euphrosine, de vos bontés
Ne perdra jamais la mémoire;
J'ai mérité votre courroux.

CORADIN, *à part.*

A l'éloigner de moi, je ne puis consentir.
Euphrosine?

EUPHROSINE.

Seigneur,

CORADIN.

Vous allez donc partir?

EUPHROSINE.

C'est vous qui le voulez.

CORADIN.

Restez, je vous pardonne.

EUPHROSINE.

Je ne partirai point?

CORADIN.

Restez, je vous l'ordonne.

EUPHROSINE.

Et dans quels lieux, seigneur, fixez-vous mon séjour?
Sera-ce près de vous?

CORADIN.

Demeurez dans ma cour.
Vos prières, vos pleurs ont calmés ma colère;
Et je ne songe plus qu'à vous servir de père;
Annoncez à vos sœurs ma résolution.

EUPHROSINE.

Je resterai, seigneur; mais sous condition.

CORADIN.

Sous des conditions? Eh! quel est ce langage?
Je ne m'attendois pas à ce nouvel outrage.

EUPHROSINE.

Eh! quoi? vous me chassiez, quand je voulois rester,
Et quand je veux partir, vous voulez m'arrêter?

CORADIN.

Vous arrêter! c'est vous qui, les yeux pleins de larmes,
Pour rester dans ma cour, employez tous vos charmes.

EUPHROSINE.

Vous vous trompez, seigneur, je venois dans ces lieux
Pour vous demander grace et faire mes adieux.
Quand on fait ses adieux, c'est pour partir, je pense?

CORADIN, *avec ironie.*

Et quelles sont ces loix que madame dispense?

EUPHROSINE.

Ce ne sont point des lois; mais des conditions,
Que l'on nomme autrement capitulations:
D'abord, que vous soyez plus humain, plus traitable,
Et que vous travailliez à devenir aimable.
Ensuite vos sujets approcheront de vous,
Et vous leur montrerez un air affable et doux.
De plus, vous détruirez cette prison obscure
Qui fait horreur à l'homme, et honte à la nature.
Enfin vos me rendrez ces pauvres paysans,
Qui venoient pour me voir et m'offrir leurs présens.

CORADIN.

Je ne sais où j'en suis : ma surprise est extrême !

EUPHROSINE.

Ecoutez, Coradin, voulez-vous qu'on vous aime ?

CORADIN.

Mais...

EUPHROSINE.

Oui, vous le voulez ; tout le monde le veut.
Le cœur cherche l'amour ; est aimé qui le peut.
Malgré tous vos défauts, vous pouvez l'être encore ;
Avant qu'il soit un an, je veux qu'on vous adore.
Allons, promettez-moi que vous m'obéirez.

CORADIN, *souriant.*

Pour prix de tant d'efforts, c'est vous qui m'aimerez ?

EUPHROSINE.

Ah ! vous allez trop loin ; commencez par me plaire ;
Puis nous verrons après ce que nous pourrons faire.
De plus, faites sortir ce jeune chevalier
Qui languit en prison, depuis un mois entier.

(La comtesse paroît dans le fond et les écoute).

CORADIN.

Comment le savez-vous ?

EUPHROSINE.

Mais je le sais ; n'importe.

CORADIN.

Il est mon prisonnier.

EUPHROSINE.

Oui ; mais je veux qu'il sorte.
Quel est son rang ? son nom ?

CORADIN.

Je ne le connois pas.
L'insolent refusoit de me céder le pas.
J'ai bien su l'en punir.

EUPHROSINE.

Et c'est pour ce grand crime,
Que de vos cruautés il devient la victime ?
Accordez-moi sa grace, et faites-le sortir.

CORADIN.

A cet article-là, je ne puis consentir.

EUPHROSINE.

Eh ! quoi ? ne suis-je pas votre chère Euphrosine ?
Vous m'aimez, je le vois, du moins je le devine :
Ne me refusez pas cette marque d'amour ;
Je vous prie aujourd'hui ; vous me prierez un jour.
Ah ! je sens qu'à mes vœux votre cœur va se rendre ;
Je vais trouver mes sœurs, et je vais leur apprendre ;
Que monseigneur, content de mes soumissions,
A bien voulu souscrire à mes conditions.

(Euphrosine sort, et la Comtesse se cache pour la laisser passer).

---

## SCENE V.

CORADIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans le fond et à part, à Euphrosine qui sort.*

VA, si de l'emporter j'ai perdu l'espérance,
J'en tirerai du moins une affreuse vengeance.

CORADIN, *sans voir la comtesse.*

Quel tendre mouvement fait tressaillir mon cœur !
Qui l'eût cru que l'amour eût autant de douceur ?
Oui, charmante Euphrosine, il faut que je te cède.
Dans mon cœur étonné tu fais naître l'amour.
Et ce grand changement est l'ouvrage d'un jour.
Quel est ce prisonnier dont le sort l'intéresse ?
Pour un homme inconnu, pourquoi tant de tendresse?

LA COMTESSE, *s'avance vers Coradin.*

Seigneur, c'est donc ainsi que vous savez punir?

CORADIN, *durement.*

Je fais ce qui me plaît...

LA COMTESSE.

Elle a su vous fléchir.

CORADIN, *de même.*

De qui me parlez-vous?

LA COMTESSE.

De la belle Euphrosine.
Vous êtes tout frappé de sa beauté divine :
Je crois qu'elle a raison ; vous serez son époux.

CORADIN.

Si j'épouse quelqu'un, ce ne sera pas vous.

LA COMTESSE, *avec un sourire forcé.*

Mais, si sur votre cœur elle a pris tant d'empire,
Accordez-lui du moins, l'objet qu'elle désire.

CORADIN.

Eh quoi?

LA COMTESSE.

Rendez-lui donc son jeune prisonnier.

CORADIN.

Eh! pourquoi le lui rendre!

LA COMTESSE.

Il est son chevalier.

CORADIN.

Il est son chevalier?

LA COMTESSE.

Oui ; ce beau couple s'aime.

CORADIN.

Il s'aime?

LA COMTESSE.

Dès long-tems leur amour est extrême ;
Et vous êtes le seul qui l'ayez ignoré.

CORADIN, *à part.*

D'un tourment tout nouveau je me sens dévoré.

LA COMTESSE.

Mais, que vois-je, seigneur! votre figure change.

CORADIN, *troublé.*

Ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Vous souffrez une douleur étrange?

CORADIN, *plus fort.*

Ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Je le vois, votre esprit est troublé.
Ah! que je me repens de vous avoir parlé.

## DUO.

Gardez-vous de la jalousie;
Redoutez son affreux transport;
Ce monstre empoisonne la vie,
Et finit par donner la mort.

CORADIN.

Je ne puis déguiser ma rage;
Je la sens croître et redoubler:
Ah! s'il est vrai que l'on m'outrage,
Leur sang, tout leur sang va couler.

LA COMTESSE.

Seigneur, se peut-il qu'une femme
Trouble jusqu'à ce point la paix de votre cœur.

CORADIN.

Du funeste poison qui dévore mon ame,
Non, non, rien n'égale la fureur.

LA COMTESSE.

Songez-donc qu'ils s'aimoient, avant de vous connoître.

CORADIN.

Je songe à me venger, je songe à les punir.

LA COMTESSE.

De haïr ou d'aimer, est-on jamais le maître?

CORADIN.

Je le serai, je le serai de les faire périr.

ENSEMBLE.

Foible rival ! perfide femme !
Je saurai bien vous séparer.

LA COMTESSE.

Ingrat ! ingrat ! j'ai soufflé dans ton ame,
Un feu qui va te dévorer.

Pourquoi donc en vouloir à ce couple qui s'aime ?
Vous aimez bien, vous qui voulez punir :
Faites plutôt un effort sur vous-même ;
Pardonnez-leur, et laissez-les unir.

CORADIN.

J'aime ; un autre est aimé. Non, je ne puis le croire
Qu'Euphrosine à ce point, ait osé me tromper.

LA COMTESSE.

De ces folles amours, pourquoi vous occuper ?
Songez plutôt à votre gloire.

CORADIN.

Euphrosine perfide !

LA COMTESSE.

Et pourquoi ce courroux ?
Vous a-t-elle promis de ne plaire qu'à vous ?

ENSEMBLE.

(*à part*).

Dans ton sein j'ai porté la flamme ;
Et tu fais, pour l'éteindre, un inutile effort.

CORADIN.

Je sens à chaque instant redoubler mon transport.
Foible rival ! perfide femme !
Tremblez ; rien ne pourra vous soustraire à la mort.

De l'airain belliqueux, les sons se font entendre.

## SCENE VI.

Les précédens, UN GARDE.

UN GARDE.

AH! seigneur! accourez, et venez-vous défendre :
Nous voyons dans les champs, flotter des étendarts ;
Et des soldats nombreux, courent vers nos remparts.

LA COMTESSE.

Juste ciel!

CORADIN.

Du château faites fermer les portes ;
De mes braves soldats, assemblez les cohortes :
Je rends graces au ciel dont l'utile rigueur,
Me prépare un danger digne de ma valeur.
Le signal des combats, le noble bruit des armes,
D'une erreur passagère a dissipé les charmes ;
Et dans l'empressement de signaler mon bras,
Je n'ai plus d'autre amour que celui des combats.
(Il sort).

## SCENE VII.

Pendant cette scène et la suivante, on voit dans le fond, des troupes de soldats qui défilent avec précipitation.

LA COMTESSE, *seule*.

IL l'aime ; c'en est fait, je perds toute espérance ;
Mais le sort me présente un moyen de vengeance.
Tandis que les combats l'éloigneront de nous,
J'aurai du moins le tems de préparer mes coups.
Dédaigneuse beauté! je te serai fatale!
Et la mort... mais voici mon heureuse rivale.

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

ENcore cette comtesse... (*Elle veut sortir*).

LA COMTESSE.

Eh ! madame, approchez.
Ne me redoutez pas ; celui que vous cherchez,
Sera bientôt contraint d'abandonner vos charmes ;
Ce départ affligeant coûtera bien de larmes :
Croyez que je prends part à cet événement ;
Je sais qu'il est bien dur de quitter un amant !

EUPHROSINE.

Je ne le cache point, comtesse, je m'étonne ;
Que si peu galamment Coradin m'abandonne ;
Et, quoiqu'un ennemi l'appelle en d'autres lieux,
Il devoit, en partant, me faire ses adieux.
Je suis sa dame enfin, et ... mais je crois l'entendre ;
Je vois qu'à son devoir monseigneur sait se rendre.

## SCENE IX.

Les précédens, CORADIN, SOLDATS.

CORADIN, *armé d'une lance, d'un bouclier, d'une épée et d'un casque.*

LES ennemis encor sont loin de nos remparts.
Soldats, observez-les ; veillez de toutes parts.
Dès qu'ils approcheront, vous viendrez m'en instruire.
Euphrosine, écoutez, et vous, qu'on se retire.

(Il fait signe aux soldats et à la comtesse de sortir ; celle-ci jette un regard furieux sur Euphrosine, en quittant la scene).

## SCENE X.

CORADIN, EUPHROSINE.

CORADIN.

JE pars ; je vais chercher la victoire ou la mort.
J'ignore quel succès me destine le sort ;
Mais je pourrai mourir dans une paix profonde,
Je ne regrette rien, je n'aime rien au monde.

EUPHROSINE.

Avec combien de grace, avec quelle douceur
Vous savez à mes yeux dévoiler votre cœur,
Vous ne regretez rien ? Mais si l'on vous regrette.

CORADIN.

Perfide !

EUPHROSINE.

Eh ! pourquoi donc cette aimable épithète ?

CORADIN.

Oubliez-vous déjà votre beau chevalier ?

EUPHROSINE.

Mon chevalier ?

CORADIN.

Eh ! oui, le jeune prisonnier.

EUPHROSINE.

Quoi ! vous êtes jaloux ? Ah ! j'en suis enchantée.

CORADIN, *avec fureur.*

De vous jouer de moi, vous êtes vous flattée ?

EUPHROSINE.

Courage, Coradin ; j'aime votre courroux :
Je vois que vos soupçons ne viennent pas de vous ;
Et je sais d'un jaloux excuser la foiblesse.
Le jeune prisonnier, pour qui je m'intéresse,
N'est point connu de moi ; par pure humanité
Je voulois, sans le voir, le mettre en liberté.
S'il étoit mon amant, j'aurois su vous le dire ;

Je n'ai point d'intérêt à tromper, à séduire;
Mon cœur n'eut point encor de tendre sentiment,
Et le toucher n'est pas l'affaire d'un moment.

CORADIN, *à part.*

Quel est donc sur nos cœurs, l'ascendant d'une femme?
Sa voix seule a calmé le trouble de mon ame.

(à Euphrosine).

Quoi! vous ne l'aimez pas? Osez-vous le jurer?

EUPHROSINE.

Non, je ne l'aime point; je le jure sans peine;
Car il m'est inconnu: pour mieux vous l'assurer,
Je ne demande plus que vous rompiez sa chaîne.

CORADIN.

Ah! charmante Euphrosine, excusez mon transport.
Il faut vous tout céder; l'amour est le plus fort.
Vous triomphez de moi, je me rends, je vous aime;
Vos charmes sont divins; mon amour est extrême:
Vous aimer et vous plaire, est mon unique vœu.

EUPHROSINE.

Vous m'aimez? est-ce ainsi que l'on fait un aveu?
Avec ce bouclier, ce casque et cette lance,
D'un amant qui supplie, avez-vous l'apparence?
Me parlez-vous en maître? êtes-vous mon vainqueur?
Eloignez-vous un peu; tout ce fer me fait peur.

CORADIN.

Allons, belle Euphrosine, il faut vous satisfaire.
Que ne feroit-on pas dans l'espoir de vous plaire?
Me voilà désarmé. (*Il quitte son bouclier et sa lance*).

EUPHROSINE.

Ce large baudrier,
Vous donne encor l'aspect d'un farouche guerrier.

CORADIN, *pose son épée.*

Me voilà sans épée? En faut-il davantage?

EUPHROSINE.

Oui; ce casque pesant vous couvre le visage;
Il vous donne un air dur...

CORADIN.

CORADIN, *ôtant son casque.*

Suis-je bien maintenant ?

EUPHROSINE.

Pas encore.

CORADIN.

Pas encore ?

EUPHROSINE.

Je vous trouve trop grand.

CORADIN.

Vous me trouvez trop grand ?

EUPHROSINE.

Oui, je vous le répète ;
Il faut, pour vous parler, que je lève la tête.

CORADIN.

Eh bien ! vous le voulez, je tombe à vos genoux !
Je n'éprouvai jamais un sentiment si doux !
C'est envain, je le sens, que mon cœur trop rebelle,
A voulu secouer une chaîne si belle ;
Et ce fier Coradin de ses fers étonné,
N'est plus qu'un foible esclave, à vos pieds prosterné.

EUPHROSINE.

Mon cœur est satisfait de votre obéissance,
Et vous méritez bien que je vous récompense.
Je vous ai fait quitter tout l'attirail guerrier,
Armez-vous de ma main ; soyez mon chevalier.

(Elle lui rend les armes).

CORADIN.

Mon bras armé par vous, est sûr de la victoire.

## SCENE XI.

Les précédens, ALIBOUR, LOUISE, LÉONORE, GARDES, SOLDATS.

ALIBOUR, *en entrant à part en habit de guerrier.*

## FINALE.

MOnseigneur, à genoux, ah! qui pourroit le croire!

CORADIN.

Eh bien! les ennemis osent-ils approcher?
Pour les vaincre, faut-il que j'aille les chercher?

ALIBOUR.

Ils sont près de nos murs; Robert est à leur tête;
A nous livrer l'assaut, il nous dit qu'il s'apprête,
Si vous ne consentez à lui rendre, en ce jour,
Le jeune chevalier, détenu dans la tour.

CORADIN.

S'il l'avoit demandé d'une voix suppliante,
Coradin, sans rançon rempliroit son attente;
Mais, dès que son orgueil nous ose menacer,
Soldats, ne songez plus qu'à les bien repousser.
Suivons le chemin de la gloire,
Imitez-moi, braves soldats:
Un Dieu puissant arme mon bras,
Il me répond de la victoire,

ALIBOUR.

On voit bien que le dieu d'amour,
Avec Mars a fait alliance.

CORADIN, *à Euphrosine.*

Euphrosine, dans mon absence,
Régnez, commandez dans ma cour;
Régnez-y même à mon retour;
A tous les prisonniers je rends la liberté.

EUPHROSINE.

A tous les prisonniers!

CORADIN.

Un seul est excepté.
D'un reste de soupçon, pardonnez la foiblesse.

EUPHROSINE.

Je l'excuse, quoiqu'il me blesse;
Mon cœur ne l'a pas mérité.

LOUISE, LÉONORE.

A l'éclat qui vous environne,
Un nouvel éclat va s'unir.

CORADIN, ALIBOUR.

J'entends le signal des combats.

LES TROIS SŒURS.

Et des lauriers que vous allez cueillir,
Nos mains tresseront la couronne.

CHŒUR DES GUERRIERS.

Coradin, volons aux combats.

LES TROIS SŒURS.

Coradin, volez aux combats.

ALIBOUR, CHŒUR DES GUERRIERS.

Suivons le parti de la gloire;
Un Dieu puissant arme son bras;
Il nous répond de la victoire.

CORADIN.

Suivons le chemin de la gloire ;
Imitez-moi, braves soldats.
Un dieu puissant arme mon bras ;
Il me répond de la victoire.

LES TROIS SŒURS, ALIBOUR.

Coradin, volez aux combats,
Suivez le chemin de la gloire ;
L'amour vient d'armer votre bras ;
Il vous répond de la victoire.

TOUS EN CHŒUR.

Un Dieu puissant arme, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE GEOLIER CARON, UN SOLDAT.

LA COMTESSE, *au fond, aux soldats.*

Vous, restez dans le fond, gardezvous d'en sortir,
Et si quelqu'un paroît, venez m'en avertir.
(Elle s'avance sur l'avant-scène.
Caron, puis-je compter sur votre complaisance?

CARON.

Vous n'avez qu'à parler.

LA COMTESSE.

Je médite un projet :
Vous m'avez inspiré beaucoup de confiance ;
J'ai besoin d'un brave homme, et vous êtes mon fait.
Il faut, mon cher Caron, me rendre un grand service.

CARON.

Ordonnez.

LA COMTESSE.

Monseigneur poussé par un caprice,
A tous les prisonniers donne la liberté.

CARON.

Ah! ne m'en parlez pas ; j'en suis tout attristé.

LA COMTESSE.

(*à part*).
Il est avare, bon : c'est ce que je desire.
(*haut*).
Caron, retenez bien ce que je vais vous dire :
Vous ferez évader, sur le déclin du jour,
Le jeune prisonnier qui reste dans la tour.

CARON.

Madame, y pensez-vous ? La chose est impossible.

LA COMTESSE, *tire une bourse de sa poche.*

Caron, je vous croyois une ame plus sensible,
Et sur votre bon cœur tellement je comptois,
Qu'à vous récompenser déjà je m'apprêtois :
Mais vraiment vous avez une fausse maxime,
Faire un bien pour un bien, ne peut pas être un crime.
Aux pauvres prisonniers rendre la liberté,
N'est qu'un beau mouvement de générosité.
L'humanité pour vous, n'a-t-elle point de charmes ?

CARON, *regarde la bourse.*

L'humanité ! Ce mot me touche jusqu'aux larmes !
Ce mot m'a fait trouver de la facilité,
Où mon esprit voyoit de l'impossibilité.
Oui, vous avez raison ;... je commence à comprendre ;
Où l'on trouve le bien, c'est-là qu'il faut le prendre.

(Il prend la bourse).

Ah ! si j'avois souvent de pareilles leçons,
Je serois philosophe, en dépit des prisons !
Je vais du prisonnier hâter la délivrance.

LA COMTESSE.

Faites que de la tour il s'échappe en silence.
Et quand il sera prêt à sortir de ces lieux,
Vous lui direz tout bas, d'un air mistérieux,
Que la belle Euphrosine est sa libératrice ;
Que c'est le tendre amour qui lui rend ce service.

CARON.

Cette belle Euphrosine est-ce vous ?

LA COMTESSE.

Non vraiment.

CARON.

C'est ce que je disois.

LA COMTESSE.

Allez donc promptement.
Ce soldat, du château connoît les avenues,
Du jeune prisonnier il guidera les pas,
Et saura lui montrez des secrettes issues.

Je m'en rapporte à lui ; pour toi, tu reviendras.
Et si tout s'est passé selon mon espérance,
Réjouis-toi, Caron, nouvelle récompense.
Du silence sur-tout.

CARON, *s'en retourne.*

Vive l'humanité !
Au pauvre prisonnier rendons la liberté.

(Il sort avec le soldat).

---

## SCENE II.

LA COMTESSE, *seule.*

J'AI vaincu du geolier l'avare résistance ;
Il me reste à frapper les plus terribles coups.
Du jaloux Coradin enflammons le courroux ;
Perdons une rivale, et comblons ma vengeance.

(Elle s'assied à une table et écrit).

Monseigneur, un perfide projet se trame contre vous. Si je n'écoutois que le ressentiment que m'ont inspiré vos mépris, je me garderois bien de vous en instruire ; mais vous m'êtes toujours cher, et je ne puis souffrir qu'on vous trompe aussi indignement. Sachez donc que cette belle Euphrosine vient de faire évader le jeune chevalier ; que cette nuit elle doit aller le joindre et se réunir à vos ennemis. Vous êtes au pied de ces murailles, un moment vous suffit pour me faire parvenir vos ordres : mais sur-tout, gardez-vous de la jalousie ; vengez-vous en souverain, et non pas en amant désespéré.

(Tandis qu'elle cachette la lettre, on entend dans le fond le son de plusieurs instrumens champêtres).

Eh quoi ! de la musique et des chants d'alégresse ;
L'absence d'un seigneur cause peu de tristesse !
Laissons-les librement chanter, se divertir ;
Un moment suffira pour troubler leurs plaisirs.
(Elle sort et emporte la lettre).

## SCENE III.

EUPHROSINE, LÉONORE, LOUISE, entrant, se tenant par la main, suivies d'une troupe de paysans et de paysannes, parmi lesquels se trouvent la vieille, le paysan et le tambourin qui sont sortis de prison : les portes du fond qui restent ouvertes, laissent appercevoir un vaste jardin.

EUPHROSINE.

Mes amis, soyons gais, comme on l'est au village ;
La tristesse et les pleurs, sont un mauvais présage.
Croyez-moi, monseigneur reviendra triomphant :
Attendons son retour en nous divertissant ;
Douter de son succès, feroit tort à sa gloire ;
Mais les chants d'alégresse attirent la victoire.
(On danse).

EUPHROSINE.

Puisque l'on peut chanter, sans craindre les prisons ;
A ces bons paysans disons quelques chansons.

LA VIEILLE.

Mes amis, écoutez ; finissez votre danse.

EUPHROSINE.

Toi qui chantes si bien, Léonore commence.

LÉONORE.

Ma sœur, ...

EUPHROSINE.

Dis-nous cet air qui parle des guerriers,
De soldats, de combats, de trépas....

LÉONORE,

LÉONORE.

Volontiers.

LA VIEILLE.

La demoiselle chante ; chut ! faites-donc silence.

LÉONORE.

## ARIETTE.

Quand le guerrier vole aux combats,
Il n'aspire qu'à la victoire ;
Pour un laurier, il brave le trépas ;
Il n'a d'amis que ses soldats,
Et de maîtresse, que la gloire.
Mais par le tendre amour si son cœur est charmé,
Un doux soupir se mêle au bruit des armes,
L'image de l'objet dont il est enflamé,
Le suit au milieu des alarmes :
Et si pour lui le péril a des charmes,
C'est qu'après la victoire, il sera mieux aimé.
Le guerrier retourne aux combats,
Il y cherche une double gloire.
C'est pour l'amour qu'il brave le trépas,
Et ce Dieu qui soutient son bras,
Lui promet la victoire.

---

## SCENE IV.

Les précédens ; ALIBOUR.

EUPHROSINE.

Quelqu'un s'approche. Eh ! quoi ! c'est vous, maître Alibour ?
Quel fâcheux accident presse votre retour ?

ALIBOUR.

Hélas ! je suis chargé d'un bien triste message !

EUPHROSINE.

Ciel!

ALIBOUR.

Pour vous l'expliquer, je manque de courage!

EUPHROSINE.

Mais vous nous effrayez, docteur; rassurez-nous.

ALIBOUR, *aux paysans.*

Mes amis! mes enfans! de grace éloignez-vous;
Vous n'apprendrez que trop cette affreuse nouvelle!

EUPHROSINE.

Maître, vous nous causez une frayeur mortelle!

ALIBOUR.

Ce secret devant tous ne peut se révéler;
Euphrosine est la seule à qui je puis parler.

LOUISE.

Eh, quoi! vous nous laissez dans cette inquiétude?

ALIBOUR.

Mes enfans, laissez-nous, le tems est précieux.

(Ils sortent tous tristement).

---

## SCENE V.

EUPHROSINE, ALIBOUR.

ALIBOUR.

JE vais vous dévoiler un mistère odieux:
La comtesse vous tend tous les pièges du crime:
Sans moi, de ses fureurs vous seriez la victime.
Elle a si bien du comte enflamé le transport,
Qu'il m'envoie à l'instant pour vous donner la mort.

EUPHROSINE.

Dieux!...

ALIBOUR, *très-vîte.*

Je n'ai pas le tems d'en dire davantage.

Coradin furieux et prompt à condamner,
M'a dicté l'ordre affreux de vous empoisonner.

EUPHROSINE.

M'empoisonner! le monstre! auriez-vous le courage?

ALIBOUR.

Un si noir attentat est bien loin de mon cœur.
Craignant qu'il ne chargeât quelqu'autre du message,
Je vous trouvai des torts, j'approuvai sa rigueur;
Et lui fis le serment de servir sa fureur.
Mais qui jura le crime, a des droits au parjure;
J'ai pris, pour vous sauver, la route la plus sûre.
Un breuvage innocent compose la boisson
Que je dois vous donner comme un mortel poison:
Jouez bien votre rôle aux yeux de la comtesse;
Peignez le désespoir, la douleur, la tristesse;
Du breuvage feignez de ressentir l'effet,
Et gardez sur ma ruse, un scrupuleux secret:
Il faut qu'à vos sœurs même il soit impénétrable;
Il faut que leur douleur paroisse véritable:
Le secret dévoilé nous perdroit tous les deux.

EUPHROSINE.

Cette horreur, sur mon front fait dresser les cheveux.

ALIBOUR.

Ne craignez rien pour vous, gente et belle Euphrosine!
Je subirai plutôt la mort qu'on vous destine,
Que de trancher le fil de jours si précieux.

EUPHROSINE.

Comment récompenser des soins si généreux?

ALIBOUR.

Vivez; votre bonheur sera ma récompense.
J'entends du bruit, fuyez; la comtesse s'avance:
Songez bien à jouer la douleur et l'effroi.

(Elle sort).

## SCENE VI.

ALIBOUR, LA COMTESSE.

(Alibour va s'asseoir près de la table, et s'y appuie dans l'attitude de la douleur.)

LA COMTESSE.

Vous nous portez, dit-on, de fâcheuses nouvelles, Alibour!

ALIBOUR.

Ah! madame, elles sont bien cruelles.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, parlez?

ALIBOUR.

Fier et victorieux,
Monseigneur étoit prêt à rentrer en ces lieux,
Lorsque, près de nos murs, il reçoit votre lettre;
Il la lit, il pâlit et devient furieux...

LA COMTESSE.

Achevez...

ALIBOUR.

Ce billet que je dois vous remettre,
Contient ses volontés et vous instruira mieux.

LA COMTESSE.

(Elle lit).

Je vous rends grace, comtesse, de m'avoir éclairé sur la conduite et les sentimens de la perfide Euphrosine. Quand je voudrois douter de sa trahison, je ne le pourrois: un transfuge vient d'apprendre que le jeune prisonnier avoit reparu dans l'armée ennemie. Je veux donc que ma vengeance soit aussi affreuse que l'ingratitude est insigne. Je veux qu'un poison

lent, mais terrible et mortel, fasse couler la mort dans les veines de la coupable. Je veux qu'à mon arrivée, qui ne tardera pas, il ne lui reste de momens à vivre, que ce qu'il faudra, pour essuyer mes derniers reproches, et trop peu, pour qu'elle ait le tems de m'attendrir et d'exciter ma pitié. Alibour m'a juré de servir mon courroux; assurez-vous de sa personne, s'il refuse d'obéir. Adieu, comtesse, je saurai reconnoître le service que vous me rendez...

LA COMTESSE.

(Après avoir lu).

Mais que vois-je? Alibour, vous répandez des larmes?

ALIBOUR.

Ah! quoique la perfide ait mérité la mort,
Je ne puis m'empêcher de déplorer son sort!
Et je regrette hélas! sa jeunesse et ses charmes!

LA COMTESSE.

Maître, il ne s'agit point ici de s'attendrir.
Qu'avez-vous résolu?

ALIBOUR.

J'ai juré d'obéir.

LA COMTESSE.

Faites donc, sans tarder, préparer le breuvage:
Qu'on l'apporte à l'instant.

ALIBOUR.

J'ai fait ce triste ouvrage;
Monseigneur sous ses yeux me l'a fait apprêter,
Un soldat tient la coupe, et va vous l'apporter.

(Il sort).

LA COMTESSE.

Ma rivale succombe, achevons sa ruïne.
Holà, gardes?

UN GARDE, *suivi de plusieurs autres.*

Madame,

LA COMTESSE.

Amenez Euphrosine:
Défendez à ses sœurs d'accompagner ses pas,
Sur-tout que de vos mains, elle n'échappe pas.

LE GARDE.

O ciel!

LA COMTESSE.

Obéissez ; c'est par l'ordre du maître.

( Les gardes sortent ).

Ne perdons pas de tems, le comte va venir ;
Il verra ma rivale, et l'amour va renaître.
Immolons la victime, et faisons-la périr,
Avant que Coradin ait pu se repentir.

( Alibour rentre suivi d'un soldat qui porte la coupe ; il la pose sur la table. Le soldat sort ).

ALIBOUR.

Madame, la voilà cette coupe funeste :
J'ai rempli mes devoirs ; dispensez-moi du reste.
Laissez-moi m'éloigner. C'est bien assez hélas !
Que mes tremblantes mains préparent son trépas.

( Il veut s'éloigner ).

LA COMTESSE.

Restez.

ALIBOUR.

Quoi ! je serai témoin de son supplice ?

LA COMTESSE.

Restez, lisez cet ordre ; il faut qu'il s'accomplisse.
Mais, voici la coupable. Eh quoi ! vous frémissez ?
Il y va de vos jours, si vous n'obéissez.

---

## SCENE VII.

Les précédens, EUPHROSINE, conduite par les gardes.

EUPHROSINE, *en entrant.*

DE quoi m'accuse-t-on ? de quoi suis-je coupable ?
Pourquoi de ces soldats l'appareil redoutable ?
Comtesse, monseigneur, vous a-t-il donc permis
De me faire traiter avec tant de mépris ?

LA COMTESSE.

Madame, je n'ai point de comptes à vous rendre :
Lisez ; par cet écrit vous allez tout apprendre.

EUPHROSINE, *avec une fierté affectée.*

Je pressens mon malheur ! Ce sont-là de vos coups !
Donnez, je vous connois, et j'attends tout de vous.

(Euphrosine prend la lettre et la lit bas, pendant la ritournelle du morceau suivant).

MORCEAU d'ensemble.

EUPHROSINE.

Victime de la calomnie,
Je saurai, sans pâlir, subir mon triste sort ;
Mais celui qui m'ôte la vie,
Pleurera, vengera ma mort.

LA COMTESSE.

Votre malheur est votre ouvrage,
Sans murmurer, subissez votre arrêt ;
Et vous, sans tarder davantage,
Sachez du comte accomplir le décret.

ALIBOUR.

Comtesse, voyez la victime ;
Par tant d'attraits, laissez vous attendrir !

LA COMTESSE.

Obéissez.

ALIBOUR.

Non, c'est un crime.

LA COMTESSE.

Soldats,

LA COMTESSE.

Sans vos soldats, je saurai bien mourir.
C'en est fait...

ALIBOUR.

Juste ciel !

LA COMTESSE.

Quel sang froid ! quelle femme !

EUPHROSINE.

Du venin destructeur, je sens déjà la flame.

LA COMTESSE.

Je tremble...

EUPHROSINE.

Elle frémit.

ALIBOUR.

Elle meurt de frayeur.
Monstre cruel ! méchante femme !
Nous punirons bien ta barbare fureur ;
Le remords qui te ronge, est déjà son vengeur.

LA COMTESSE.

Quel cri s'élève dans mon ame ?
Le remords me saisit, il déchire mon cœur.

EUPHROSINE.

Monstre cruel ! perfide femme !
Le remords qui te ronge, est déjà mon vengeur.

CORADIN.

S'il en est tems encore, épargnez la victime.

EUPHROSINE.

Cruel ! il vous sied bien de vouloir pardonner,
Lorsque votre fureur m'a fait empoisonner.

CHŒUR.

Dieu ! protégez notre chère Euphrosine.

EUPHROSINE.

Adieu, mes bons amis ; c'en est fait pour jamais.
Je vais subir la mort.

CHŒUR.

La mort !

EUPHROSINE.

La mort que le ciel me destine.

CORADIN.

CORADIN.

Oui, oui, mes amis, oui, déplorez son sort.
Je veux que tout gémisse :
Je veux qu'on me maudisse ;
J'ai mérité la haine et l'opprobre et la mort.

CHŒUR.

Dieux ! si vous exigez un cruel sacrifice,
Aux dépens de nos jours, adoucissez son sort.

ALIBOUR.

Désespoir impuissant ! repentir inutile !

EUPHROSINE.

Mes sœurs, abandonnons ce séjour plein d'horreur ;
Mes sœurs, ramenez-moi dans ce pieux azile
Que nous n'avons quitté que pour notre malheur.

CORADIN.

Vous me quittez, ô ciel ! sans vous je ne puis vivre.
Permettez...

EUPHROSINE.

Non, cruel, gardez-vous de me suivre ;
Votre indigne présence ajoute à mes tourmens ;
Respectez-moi du moins dans mes derniers momens.

LES DEUX SŒURS AVEC LE CHŒUR.

O toi ! qui vois couler nos larmes,
Rends à nos vœux le plus cher de nos biens ;
D'Euphrosine, grands Dieux ! fais cesser les allarmes ;
Prends sur nos jours pour ajouter aux siens.

CORADIN.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je fait ? malheureux ! pour moi plus d'espérance.
Où m'a conduit une affreuse vengeance ?
Chere et belle Euphrosine ; ô regrets superflus !
Peut-être en ce moment Euphrosine n'est plus.

ARIETTE.

O douleur insupportable!
Cesse de me tourmenter.
Mon cœur ne peut résister
Au désespoir qui l'accable.
Oui, j'ai mérité la mort:
Juste Ciel, punis mon crime;
Double l'horreur de mon sort,
Mais épargne la victime:
Moi seul j'ai commis le crime;
Moi seul j'ai mérité la mort.
Peut-être est-elle innocente,
Et c'est ma barbare main
Dont la rage impatiente
Porte la mort dans son sein.
De cette image effrayante
Mon œil se détourne en vain.
Oui, je la vois expirante,
Et j'entends sa voix mourante
Me nommer son assassin.
O douleur insupportable, etc.

---

## SCENE X.

CORADIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH! quoi seigneur, on dit qu'accablé de tristesse,
Vous détestez la vie et vous pleurez sans cesse!
Une femme coupable a-t-elle eu le secret
D'attacher à sa mort un éternel regret?
Votre sévérité ne fut que légitime,
La pitié ne va pas jusqu'à pleurer le crime?
Allons, Seigneur, allons, reprenez vos esprits.

(Coradin se leve brusquement, jette un regard terrible sur la Comtesse, et sort.)

## SCENE XI.

LA COMTESSE *seule.*

IL me laisse !... L'ingrat ! quel regard ! quel mépris !
Ce silence farouche est d'un mauvais présage.
Il pourroit... hâtons nous de prendre un parti sage :
J'ai deux soldats tous prêts à servir mon dessein.
Holà quelqu'un !

## SCENE XII.

LA COMTESSE, DEUX SOLDATS.

LA COMTESSE, *à un soldat.*

TU trouveras Caton.

UN SOLDAT.

Le geolier !

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.
Et sans rien découvrir de notre stratagême,
Tu lui diras tout bas que je l'attends ici.
Qu'il vienne promptement :

LE SOLDAT.

Et nous ?

LA COMTESSE.

Et vous aussi.

( *Ils sortent.* )

## SCENE XIII.

LA COMTESSE, *seule.*

Ecartons sans tarder tout ce qui peut me nuire.
Le Comte me soupçonne et Caron peut l'instruire.
Ce geolier, d'un seul mot peut me faire trembler ;
Mettons le promptement hors d'état de parler.
Mes ordres sont donnés, et ce soldat fidèle,
Déja plus d'une fois a signalé son zèle.
Il va me délivrer de tout ce que je hais,
Et je ne craindrai plus les propos indiscrets.

## SCENE XIV.

LA COMTESSE, LES SOLDATS.

UN SOLDAT.

Madame, le geolier près de vous va se rendre.

LA COMTESSE, *avec mistere.*

Partez, aux bords du rhône allez tous deux l'attendre.
Je vais vous l'envoyer ; mes amis, ayez soin
De n'aborder Caron que quand il sera loin.
Vous m'entendez, allez, sur-tout de la prudence ;
Adieu, je vous réserve une ample récompense.

## SCENE XV.

LA COMTESSE, CARON.

LA COMTESSE.

CAron, voici l'instant marqué pour mes bienfaits ;
Et je vais accomplir mes généreux projets.

CARON, *à part.*

Bon.

LA COMTESSE.

J'ai reçu de vous un important service ;
Et de vous oublier je n'ai point l'injustice.
Suivez donc mes conseils, sans vous en écarter.
A partir promptement il faut vous apprêter.

CARON.

Il faut partir !

LA COMTESSE.

Le comte est instruit du mistere ;
Et vous savez trop bien jusqu'où va sa colere ;
Il ne manqueroit pas de vous faire punir ;
Mais je vous aime trop pour vous laisser périr.
Je sais me souvenir de ceux qui m'ont servie,
Et je veux vous sauver au risque de ma vie.

CARON.

O divine bonté ! que de remercimens . . .

LA COMTESSE.

De me remercier, il n'est pas encore temps.
Allez, Caron, partez, sans tarder davantage.
Voici quelque peu d'or pour les frais du voyage ;
Suivez les bords du rhône et vous cheminerez
Jusqu'à mon château d'Arles où vous demeurerez.

CARON.

Et qu'y fera de moi, madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

Je veux vous y combler d'honneur et de richesse ;

Soyez toujours fidèle et discret et prudent,
Et je ferai de vous, monsieur mon intendant.

CARON.

Oh ! l'excellent métier !

LA COMTESSE.

C'est assez, je vous laisse.
Adieu, Caron.

CARON.

Adieu, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Attendez un moment et ne me suivez pas ;
Il seroit dangereux qu'on vous vit sur mes pas.

---

## SCENE XVI.

CARON, *seul.*

QU'ai-je entendu? quels sons ont charmé mon oreille?
Est-ce un enchantement ? je doute si je veille.
La fortune à mes yeux fait briller ses trésors,
Il me semble déjà tenir mes coffres-forts.
Je serai intendant ! que d'argent, que de gloire !
Je pourrai donc toujours dormir, manger et boire !
Faire de mes plaisirs une occupation !
Et ne plus travailler qu'à la digestion !
Je vais entasser l'or, compter somme sur somme ;
Et je pourrai voler, en restant honnête homme.

AIR.

Adieu, verroux, adieu prison,
Vous ne reverrez plus Caron.
Déjà la fortune m'appelle ;
Suivons une route nouvelle.
Adieu, verroux, adieu prison ;
Vous ne reverrez plus Caron.

2^e. COUPLET.

Que d'or ! que d'or ! que d'or ! que d'or !
Je vais amasser un trésor !
Madame la Comtesse
A pour moi bien de la tendresse.
Adieu, verroux, adieu, prison,
Vous ne reverrez plus Caron.

3^e. COUPLET.

Pour enfermer vos prisonniers,
Allez chercher d'autres geoliers.
Consolez-vous de mon absence,
Car je pars pour mon intendance.
Adieu, verroux, adieu, prison,
Vous ne reverrez plus Caron.

## SCENE XVII.

CARON, ALIBOUR, DEUX SOLDATS.

ALIBOUR, *saisissant Caron.*

ARrête. (*aux gardes.*) Saisissez-le, et qu'il ne vous échappe.

CARON.

O ciel!

ALIBOUR.

Ah ! ah ! fripon, enfin je vous attrape.

AIR.

Mon cher geolier, mon cher Caron,
Allez revoir votre prison :
Allez en paix, allez attendre
Que monseigneur vous fasse pendre.

EN DUO.

ALIBOUR.

Mon cher ami, mon cher Caron,
Allez revoir votre prison.

CARON.

Pauvre geolier, pauvre Caron.
Heureux ! si tu n'es qu'
son.

ALIBOUR.

Tu t'es laissé gagner par l'or de la comtesse?

CARON.

Ah! monsieur le docteur, appaisez son altesse.

ALIBOUR. (*Il ouvre une porte.*)

Je verrai : leve toi ; (*aux gardes*) menez le là dedans ;
Je vous appellerai, quand il en sera temps.
Et sur-tout observez le plus profond silence.
Allez

CARON, *en s'en allant.*

Pauvre Caron ! adieu ton intendance !

---

## SCENE XVIII.

ALIBOUR, *seul.*

L'Affaire est en bon train; tout s'arrange pour nous:
Au comte maintenant portons les derniers coups.
Avant que de ma ruse, il sache le mistere,
Achevons d'éprouver son bouillant caractère.
S'il a de vrais regrets, de sincères douleurs,
Rendons lui l'espérance et tarissons ses pleurs.
Mais s'il conserve encor son naturel farouche,
Ou si le repentir ne sort que de sa bouche,
Laissons lui ses tourmens, qu'il souffre.... le voici;
Dissimulons.

---

SCENE

## SCENE XIX.

ALIBOUR, CORADIN.

CORADIN.

O ciel ! vous êtes seul ici ?
Euphrosine !... ah ! grand dieu ! à quoi dois-je m'attendre ?
Je demande son sort et je crains de l'apprendre,
Parlez, répondez moi, dois-je vivre ou mourir ?

ALIBOUR.

Ah ! je ne puis me taire ; il faut tout découvrir :
Seigneur, de la sauver, j'ai perdu l'espérance,
Et la mort va bientôt terminer sa souffrance.

CORADIN.

O mort !..

ALIBOUR *l'observe.*

Je n'ai pu voir ses dernieres douleurs ;
Je l'ai dans le couvent laissée avec ses sœurs ;
Ses sœurs poussoient des cris, et leur douleur amère
Y fatiguoit le ciel d'une vaine priere.
J'ai craint que monseigneur n'attentât sur ses jours,
Et je lui viens offrir mes conseils, mes secours.

CORADIN, *avec un sombre désespoir.*

Je les accepte... mais avant il faut vous dire
Quels sont les vrais secours que de vous je désire ;
Alibour, m'aimes-tu ? (*il serre la main d'Alibour.*)

ALIBOUR.

Seigneur, éprouvez moi.

CORADIN.

M'aimes-tu ? je me veux assurer de ta foi.

ALIBOUR.

Commandez, je suis prêt à vous prouver mon zèle.

CORADIN.

Eh bien ! je t'en demande une preuve cruelle ! . . .

ALIBOUR.

Ciel !

CORADIN.

Ne balance pas, je pourrois te haïr :

ALIBOUR.

Seigneur, vous le voulez, je jure d'obéir.

CORADIN.

Ecoute, c'en est fait, je ne saurois plus vivre.
Euphrosine se meurt . . . (*Entrée d'Euphrosine.*)

ALIBOUR.

Eh bien !

CORADIN.

Je veux la suivre.

ALIBOUR.

Quel funeste dessein ?

CORADIN.

Ne me replique pas :
Je veux mourir, je veux expier son trépas ;
C'est là mon seul espoir : quand ma jalouse rage
Te força d'apprêter un horrible breuvage,
Tu ne refusas pas alors de me servir ;
Je sais qu'on risquoit trop de me désobéir ;
Mais puisque tu m'aidas à commettre le crime,

ALIBOUR.

Seigneur !

CORADIN.

Il faut m'aider à venger la victime.

ALIBOUR.

Eh quoi !

CORADIN.

Point de conseil, ils sont hors de saison :
Jure de m'apporter . . .

ALIBOUR.

Quoi, seigneur?

CORADIN.

Du poison.

ALIBOUR.

Dieux!

CORADIN.

Qu'un même poison et qu'un même supplice
En terminant mes jours, la venge et me punisse?
Le ciel, tout me condamne.

---

## SCENE XX.

CORADIN, ALIBOUR, EUPHROSINE, LÉONORE, LOUISE.

EUPHROSINE, *à Coradin.*

Et moi, je vous absous.

CORADIN.

O ciel! que vois-je? où suis-je? Euphrosine, est-ce vous?

EUPHROSINE, *souriant.*

C'est moi qui ne veux point que l'on vous empoisonne;
Moi qui ne suis point morte, et moi qui vous pardonne.

CORADIN.

Par quel bonheur?

EUPHROSINE, *montrant Alibour.*

C'est lui dont l'utile secours
En trompant Coradin, a préservé mes jours.

CORADIN.

Quoi, vous me pardonnez! je revois Euphrosine!
Ses jours sont conservés! ô clémence divine!
Tu vois mon repentir, et tu lis dans mon cœur.
Rends l'heureux Coradin digne de son bonheur.
Et toi, cher Alibour, par quelle heureuse adresse,
As-tu trompé les yeux de l'infâme comtesse?

ALIBOUR.

Seigneur, vous saurez tout ; mais il est à propos
De détruire un soupçon qui cause tous nos maux.

EUPHROSINE.

Je ne suis point coupable.

CORADIN.

Ah ! je vous crois d'avance.

ALIBOUR.

N'importe ; il faut, seigneur, prouver son innocence.
Justement sa rivale arrive dans ces lieux.

---

## SCENE XXI.

CORADIN, EUPROSINE, LOUISE, LEONORE, ALIBOUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *en entrant.*

Comte, je vais partir ; recevez mes adieux....
Ah ! que vois-je ? Euphrosine !

CORADIN.

Oui, madame, c'est elle.
Un Dieu la préserva de ma fureur cruelle ;
Mais il reste un soupçon qu'il nous faut éclaircir.
Parlez ; sur quel motif l'avez-vous pu noircir ?
Répondez : de quel crime étoit-elle coupable ?

(Alibour entre dans le cabinet).

LA COMTESSE.

De l'accuser à tort, me croyez-vous capable ?
Elle a fait évader le jeune prisonnier.
Vous avez le billet de ce beau chevalier :
Il y dit qu'à l'amour il doit ce grand service ;
Que la belle Euphrosine est sa libératrice.
Le billet est ma preuve.

## SCENE XXII.

Les précédens ; ALIBOUR rentre avec Caron.

ALIBOUR, *présentant Caron.*

ET voici mon témoin.

LA COMTESSE,

Que vois-je ! le geolier ! je le croyois bien loin.

CARON, *à la comtesse.*

Madame, pardonnez, si je romps le silence ;
Mais je n'ai pu jouir de votre bienfaisance.
(Montrant Alibour).
Ce monsieur m'a saisi comme j'allois partir,
Et la loi du plus fort me force à vous trahir.
C'est vous...

LA COMTESSE.

N'achève pas ; je saurai bien moi-même
Dévoiler devant tous, cet affreux stratagême.
Oui, c'est moi qui, cédant à mon démon jaloux,
Ai su de Coradin enflammer le courroux :
J'ai voulu suplanter ou perdre une rivale ;
Et tant que je vivrai, je lui serai fatale.
C'est moi qui, par mon or, corrompis ce geolier ;
Et qui fis évader le jeune prisonnier :
Je voulois par ta main, immoler cette femme ;
Et si quelque douleur s'élève dans mon ame ;
Si j'ai quelque regret, c'est le ressentiment
De voir que tous mes coups sont tombés vainement.
(Elle sort.)

CORADIN, *au geolier.*

Et toi, traître?

CARON, *à genoux.*

Ah ! seigneur accordez-moi la vie.
J'aurois peut-être pu résister à l'argent,
Mais on m'avoit promis de me faire intendant.

EUPHROSINE.

Ah ! pour une intendance, il n'est rien qu'on ne fasse:
Pardonnez-lui, seigneur, accordez-moi sa grace.

CORADIN.

Belle Euphrosine, devez-vous me prier ?
Lève-toi.

ALIBOUR, *à Caron.*

Sois plus sage, et fais mieux ton métier.

( Caron sort. )

---

## SCENE XXIII, et dernière.

TOUS LES ACTEURS, excepté la Comtesse et Caron.

## FINALE.

EUPHROSINE.

Livrons-nous aux transports que ce jour nous inspire ;
Mes sœurs, il nous promet le destin le plus doux :
C'est maintenant que je puis dire,
Coradin sera mon époux.

CORADIN, *à ses vassaux.*

Entrez, mes bons amis, partagez mon bonheur.

CHŒUR.

Ah ! monseigneur, mon bon seigneur,
Tous vos vœux sont comblés ; recevez notre hommage.

CORADIN.

Oui, mes amis, partagez mon bonheur;
Je fus bien plus heureux que sage.

CHŒUR.

Ah! monseigneur, etc.

CORADIN.

Par un brillant hymen, célébrons ce beau jour:
Je veux qu'auprès de moi le bonheur vous rassemble:
Oui, mes amis, nous vivrons ensemble,
Et ce lieu fortuné deviendra le séjour
De l'amitié, de l'hymen et l'amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oui, nous vivrons ensemble;
Le bonheur nous rassemble;
Et ce lieu fortuné deviendra le séjour
De l'amitié, de l'hymen et l'amour.

FIN.